

## « Places, traces ou confusion ? Dynamique émotionnelle entre parents, professionnel(le)s et bébés »

Denis MELLIER  
Psychologue, psychothérapeute,  
Maître de conférences et Directeur de recherche  
À l'Institut de Psychologie et au C.R.P.P.C.,  
Université Lumière-Lyon 2

« Places, traces ou confusion », je vais essayer ce soir de réfléchir sur cette question de la trace dans les lieux d'accueil. La trace, les traces, ce sont celles que le chasseur cherche sur le sol pour déceler la présence du gibier. Le problème parfois c'est que ces traces sont trop nombreuses, elles se superposent les unes les autres, elles sont tellement emmêlées qu'il est bien difficile d'en repérer une. C'est cette image que je vous propose pour cet exposé.

A la crèche, la trace c'est d'abord celle que le bébé recherche : celle qu'il cherche quand il est là, la trace du jouet qu'il avait la veille, les sensations qui l'ont marquées lors de ses précédentes venues ? Est-ce que c'est à travers le regard de quelqu'un qu'il retrouve des traces ?

Mais les traces, c'est aussi celles que les parents recherchent. C'est le parent qui, en venant à la crèche, regarde, furete à la dérobée pour voir si ce lieu vaut le coup ... , s'il a changé depuis la dernière fois, si ça lui « dit » quelque chose... Les parents ne cherchent-ils pas aussi des repères, des traces dans ce lieu pour s'y retrouver ? La première fois que l'on laisse son bébé, est-on bien sûr de le reconnaître de suite le soir ? Expérience parfois très troublante.

Mais en tant que professionnel(le), ce bébé il a la trace du rouge à lèvres que sa mère a laissé avant de partir, c'est clairement la trace d'une bise, c'est l'odeur du parfum de la mère, le lait de toilette utilisée pour bébé etc.

Quelles traces les enfants ont-ils, comment les retrouvons-nous ? Qu'est-ce qu'ils gardent aussi de nous. Mais qu'est-ce qu'on cherche, où, quand ... ? Dans ce brouillage des traces, comme quand plusieurs animaux passent à la suite les uns des autres, on ne sait plus qui est qui, ni qui est où. La crèche est un monde de sensations, visuelles, tactiles, auditives mais aussi et surtout olfactives. On sait que l'odeur est un signe de reconnaissance chez les tout-petits, l'expérience de Montagner montrait

qu'un nouveau-né reconnaissait un tampon imbibé de l'odeur de sa mère d'un tampon imbibé de l'odeur d'une autre femme. Il en va de même pour la reconnaissance de la voix.

Les lieux d'accueil fourmillent de traces. La question sera de pouvoir s'y retrouver à travers toutes ces sensations multiples et parfois contradictoires, déroutantes.

Le fil de ma recherche consistera à pister « ce qui fait trace » entre parents, bébés et professionnel(le)s, entre professionnel(le)s bébés, parents etc., cela peut être énoncé dans tous les sens, le bébé restant néanmoins central, parce cela tourne autour de lui.

Mon intervention se fera autour de trois points.

I. Le premier point est central : qu'est-ce qui fait trace pour le bébé ?

Je reprendrai des idées bien connues sur l'objet transitionnel, l'attachement, ... pour faire le point sur ces notions et partir des recherches les plus récentes sur l'intersubjectivité ; la question de la souffrance précoce sera aussi abordée (comment le bébé se débrouille quand ça ne va pas bien ?). Cette partie sera la plus importante.

II. Le deuxième point portera sur ce qui fait la spécificité du lieu d'accueil : un lieu de séparations et de retrouvailles où se joue sans cesse cette recherche de traces, où sans cesse la question des places des uns et des autres est mise sous tension.

Qu'est-ce que cette séparation physique implique pour les lieux d'accueil ou par extension pour l'enfant hospitalisé ou confié à une tierce personne ? Comment le bébé « se débrouille » avec cette séparation physique et comment les adultes la vivent-ils ?

Une situation type sera explorée, celle des retrouvailles : comment le bébé retrouve sa mère après une journée de crèche.

Nous verrons toute la complexité des traces en jeu lors de cette situation et surtout le travail psychique qu'il y a à faire. On découvre maintenant de manière plus objective ce qu'on avait cliniquement imaginé dans le passé. En tant que clinicien, on est amené à faire des hypothèses sur les liens ténus, sensoriels, existants entre le bébé et son entourage, beaucoup de travaux actuels confirment ce point de vue (cf. le bébé reconnaît l'odeur de sa mère). Dans la pratique, il faut se donner les moyens de donner la parole aux parents et aux professionnels qui éprouvent, sentent, vivent plus ou moins explicitement tous ces enjeux. Il est intéressant de réfléchir sur les situations de séparations et/ou de retrouvailles, sur le temps qu'il faut pour que se tissent et se retissent des liens entre le bébé et sa mère, entre les parents, le personnel, le bébé, ....

3) Le troisième point traitera ainsi des réunions de parents, car c'est un espace où peuvent se retisser « des traces », des pistes entre les personnes.

Il faudrait aborder aussi la question du changement de l'histoire des équipes, mais nous n'aurons pas suffisamment de temps ce soir. Je vous renvoie au compte rendu d'une recherche dont les résultats sont présentés dans « L'inconscient à la crèche » qui vient d'être publiée à nouveau en 2004 aux éditions Erès. Cette recherche date de 1994, j'ai essayé de comprendre l'évolution des équipes, de faire des hypothèses sur le changement dans les institutions. Pourquoi une année on accueille un bébé du jour au lendemain à trois mois et pourquoi, dix ans plus tard, on l'accueille avec une période de familiarisation ou d'adaptation progressive ? Par où passe le changement, comment se fait-il ? J'ai fait des hypothèses en comparant le fonctionnement de différents établissements ; ceux où il y avait des réunions d'équipe, d'autres pas, ceux où il y avait des réunions de parents, d'autres pas, ... chaque établissement diffère d'un autre. J'ai recherché cependant les processus qui pourraient expliquer ce changement et les résistances aux changements. Il n'y a pas de raison de ne pas trouver les mêmes modalités explicatives. Les crèches sont faites « de la même pâte », la société est la même pour tous, à la radio, on nous dit ce qu'on doit faire ou pas, on peut voir aussi une même évolution dans les écoles de formation, dans les revues plus spécialisées etc. Qu'est-ce qui permet à un établissement d'avancer et un autre d'avoir plus de difficultés ?

L'aspect des réunions de parents sera donc succinctement abordé par rapport à une des crèches de la recherche, et cela sous l'angle d'une évolution sur une dizaine d'années.

## **I. Premier temps : le temps du bébé**

« Bébé » est un terme français qui provient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de « baby » ; en Angleterre, c'est le bébé « tout beau tout rose » qui est associé à sa « maman » (et à ce que l'on croit être un « instinct » maternel). C'est un mot trompeur, c'est un mot très attracteur actuellement, on vient pour écouter « bébé » ..., mais est-ce que tous les bébés, tous les nourrissons sont des « bébés » au sens strict ?

Quand un enfant est « bébé », il est dans une relation, il « babille » déjà, on est en lien avec lui, il sourit, il gazouille, il suscite une sorte de relation en miroir : « bé-bé ». Quand il est plus jeune le « bébé » est plus difficile à percevoir, le nourrisson, le nouveau-né, l'enfant prématuré est beaucoup plus lointain, il n'est pas si rapidement en relation qu'il le sera plus tard, plus âgé. Or c'est celui qui n'est pas encore « tout à fait bé-bé » qui arrive parfois déjà à la crèche (la durée du congé de maternité est catastrophique en Belgique comme en France : 2mois et demi, 3 mois, c'est tôt !), ce « devenant bébé » qu'est le nourrisson n'est pas encore « bébé dans ses relations », il n'est pas encore « assis dans la relation » comme un enfant de 6-8 mois.

Quelques repères en rapport avec cette question des traces : l'objet transitionnel, l'attachement, l'enveloppe, l'intersubjectivité, avant de dire un mot sur les signes de souffrance précoce.

1) L'objet transitionnel, la patoune, le doudou, la nana (mots à redoublement)... du point de vue des traces, c'est intéressant comme objet, parce qu'on sait bien que l'objet transitionnel n'est pas

n'importe quel objet. On s'est même rendu compte que parfois, il y avait des transmissions intergénérationnelles d'un objet, parfois il y a des ressemblances entre le doudou des parents et celui des enfants ; pour vous dire qu'on ne choisit pas l'objet transitionnel de son enfant, c'est lui qui le fait. Ce n'est pas quelque chose qui se décide, parce que l'objet transitionnel est toujours là, en présence de sa mère. Il fait partie du commerce (au sens d'échange) mère-enfant et par certains côtés, le bébé continue à avoir ce commerce avec « maman ». « Maman » n'est pas là, mais lui, il a ça et on sait que c'est un « petit bout », un « témoin » de maman. L'objet transitionnel porte les traces, l'odeur très concrètement de la maison, de la mère, il est très intimement lié au monde du maternage.

Quand les enfants sont un peu plus grands et qu'il faut laver le lapin qui a traîné dans la boue, c'est parfois une catastrophe. Si vous lavez tous les jours « l'objet transitionnel », il n'est plus transitionnel ; on voit bien que la trace de la maison, de l'odeur qui est en relation avec le monde familial de l'enfant est important (il ne s'agit pas cependant que la mère mette son parfum dessus, ça ne marche pas !). C'est l'odeur naturelle dont on ne se rend pas compte, il faut que ça ait traîné un peu dans le lit le soir à la maison, sur le fauteuil ou dans les bras de maman, sinon, ce n'est pas un objet transitionnel. L'objet transitionnel, est là où on ne l'attend pas.

Ce n'est pas parce qu'à la maison l'enfant a une petite peluche qu'il aime bien et qu'on achète la même pour la crèche qu'il a son objet transitionnel ! On ne va pas faire croire à l'enfant que c'est parce qu'on a acheté le même objet ... ce n'est pas le même : l'objet transitionnel, il va et il vient. Et si on le perd, c'est catastrophique. L'enfant peut en avoir deux, voire plusieurs, mais s'il y en a un avec lequel l'enfant s'est endormi et puis qu'il y en a un autre qui a une odeur de lessive toute fraîche, ce n'est plus le même.

On appelle ces objets « transitionnels » (cf. Winnicott) parce que la question ne doit pas être posée à qui appartient l'objet, parce que pour l'enfant, c'est comme si cet objet faisait partie de lui. Pourtant il n'est pas dupe et personne n'est dupe que ce n'est pas une partie de lui, c'est bien une peluche, un tétra, ... C'est comme si c'était maman sans être maman, c'est comme si c'était l'enfant sans être l'enfant. Cet objet a un statut un peu particulier.

C'est pas pour rien que souvent l'enfant le prend pour s'endormir parce que quand on s'endort on est dans une période intermédiaire du point de vue de la psyché ... on dort déjà mais on ne dort pas encore. L'objet transitionnel peut accompagner cette phase d'endormissement mais certains enfants ne sont pas forcément explicitement fixés sur un objet, ce sont les phénomènes qui sont transitionnels.

Les phénomènes montrent que la « frontière » de l'enfant n'est pas complètement acquise ; sa frontière entre lui et l'autre, entre lui et maman, c'est une zone où il est à la fois lui et en même temps pas lui, comme quand il est avec maman : la maman quand elle parle c'est lui et c'est pas lui. Il y a quelque chose d'une différence non complètement acquise et dissociée de sa propre identité d'être vraiment « moi différent de toi » (ça apparaît chez les enfants plus grands).

Les enfants ne s'y trompent pas : quand ils voient un enfant pleurer à la crèche, ils vont lui chercher son objet transitionnel ou au contraire s'ils ont envie de voir pleurer un enfant, ils vont le lui prendre !

Ils savent que l'enfant va être comme s'il avait perdu sa maman si on lui prend cet objet. L'enfant qui recherche des pleurs de « bébés qui ont perdu leur maman » va tout de suite vers l'enfant dont il sent qu'avec son objet, si on le lui prend, il va pleurer ; ça veut bien dire qu'il a conscience que cet enfant, il est « lui » mais il est « lui » avec un « bout », un « témoin » de maman : « mais maman elle est parti, et crac (je prends ton objet) et la tienne elle est partie aussi, et crac tu pleures (lui il n'arrive pas à pleurer mais il regarde l'autre pleurer)... ».

La question de la transitionnalité, c'est quelque chose d'un peu impalpable parce que nous adultes vivons dans un monde sans cela sauf dans des situations un peu particulières (comme les phénomènes culturels, le théâtre, la musique, ...), mais par rapport à des objets, on a perdu ces aspects-là, (heureusement par certains côtés). À l'âge où l'identité de l'enfant n'est pas complètement acquise, parfois tous ces phénomènes et objets sont le support de ces questions identitaires.

Encore un fois, pour l'objet transitionnel, l'appartenance, n'a pas de sens dit Winnicott, c'est un objet qui fait partie du monde interne de l'enfant et de son monde externe. C'est très important pour définir les phénomènes transitionnels. C'est donc là une situation typiquement liée à la trace, la trace de la maison, mais aussi à l'identité que l'enfant pense avoir avec maman.

Mais vous le savez, ce n'est pas à deux mois que l'enfant a un objet transitionnel, c'est vers 6, 8-9 mois pour que ce soit vraiment un objet transitionnel. C'est l'âge où ils prennent, où ils lâchent, où ils font sans arrêt tomber les trucs, c'est là où ils peuvent prendre quelque chose.

Si on donne des repères pour aider le bébé à faire ce passage de la maison à la crèche (cf. un vêtement de sa mère dans son lit, son propre drap du matin etc....), ce n'est pas (encore) un objet transitionnel typique (comme la couverture de Charlie Brown dans Snoopy), mais une tentative de rappel d'une continuité sensorielle importante pour le nourrisson.

## 2) La notion d'attachement

Cette notion peut faire l'objet à elle seule d'une conférence. Au sens technique du terme, c'est quelque chose de très spécifique : l'enfant à un moment donné noue une relation particulière d'amour, de liens avec une figure d'attachement (cf. John Bowlby). Souvent c'est la mère qui a cette fonction maternelle continue, mais on sait maintenant que, dans les milieux d'accueil, les personnes qui sont de manière continue avec l'enfant font aussi l'objet d'un « attachement secondaire », surtout lorsque le bébé arrive très jeune et que se créent des liens très proches entre eux. On sait aussi que le père fait l'objet d'un attachement.

Donc, pour Bowlby, l'attachement c'était le fait que l'enfant, à un moment donné, recherche la proximité de la personne qui lui apporte sa sécurité de base. La personne d'attachement, c'était pour montrer que le petit humain a besoin d'une base de sécurité pour s'identifier et devenir un petit d'homme.

Bowlby a fait des rapprochements avec l'éthologie et les travaux de Konrad Lorenz sur « l'empreinte ». Ce dernier avait montré qu'une oie cendrée prend l'image, dès sa sortie de l'œuf, de la

première chose qui bouge, généralement une oie cendrée et puis elle vit sa vie d'oie cendrée, s'accouple, se reproduit, migre etc. ... K. Lorenz s'est trouvé là à ce moment crucial, les oies qui sont nées à côté de lui le suivaient ensuite tout le temps (pour l'accouplement ça a été un peu plus compliqué !).

Il y a donc une période sensible qui fait qu'il y a une espèce d'empreinte au niveau biologique qui engendre le fait que le petit oisillon prend l'image de la figure vivante qui est là : il s'y identifie, il s'y colle même pour devenir une oie cendrée comme les autres.

Mais si l'image est un autre être vivant, l'oisillon va s'identifier à cet autre être vivant.

Ce rapprochement avec le monde animal n'est pas inintéressant pour montrer l'impact identitaire que cela peut avoir.

Pour Bowlby, c'est donc pendant la première année que se tissent des liens qui, petit à petit, font que moi, petit garçon ou petite fille, je vais intérioriser une identité et l'idée que je suis comme papa, comme maman, comme les personnes auxquelles je suis attaché(e). « J'ai bien sûr peur de les quitter parce que ce sont elles qui m'ont donné la vie, ce sont elles qui sont mon modèle, ce sont elles qui m'ont apporté la sécurité ».

Quand un enfant a bien intériorisé cette relation avec les figures dites d'attachement, avec ces personnes-là qui l'ont aidé, il va explorer un peu plus loin, il va découvrir ... mais si ça devient un peu trop incertain, l'enfant fait demi-tour et va retrouver la personne qu'il connaît bien. On a tous assisté à ce genre de situation.

C'est typiquement une situation qui montre que l'enfant a intériorisé une figure d'attachement, une base de sécurité à partir de laquelle il peut faire des explorations vers l'inconnu.

Quand il sera à l'école maternelle, il sera un peu triste de quitter sa maman, mais là, il trouve aussi des centres d'intérêt qu'il n'a pas à la maison. Il a suffisamment en lui une sécurité qui lui permet de pouvoir parler, de recevoir des choses de personnes qu'il ne connaît pas, d'être bien sûr méfiant par rapport aux personnes non familières, etc., de faire le tri entre personnes connues et étrangères.

L'attachement proprement dit est donc un processus tout à fait maturatif du point de vue de l'identité.

Bowlby avait mis ça en relief par rapport à Freud qui parlait surtout du plaisir et de la sexualité ... il disait qu'en plus du plaisir, il y a le besoin de rechercher une personne – un « objet » en terme technique – à laquelle l'enfant peut s'identifier et auprès de laquelle vont se satisfaire ses besoins primaires comme celui d'être porté, d'être en contact, de se sentir protégé, de trouver un réconfort pour la faim, le sommeil etc. Ceci étant acquis, l'enfant va ensuite se confronter à la différence des sexes, à la question de l'origine de la vie. Après les problématiques pulsionnelles, du désir, deviennent plus actives et mobilisent l'intérêt de l'enfant, le processus se poursuit avec la problématique oedipienne etc. Mais, il faut initialement que l'enfant ait une base de sécurité suffisante pour s'engager dans ces nouveaux enjeux identitaires.

On sait que des enfants qui sont carencés, qui ont vécu dans des institutions ou qui ont eu un vécu où ils n'ont pas eu quelqu'un de régulier avec qui nouer des liens d'attachement continus, peuvent se

mettre en retrait, en « stand by », ils attendent un peu. Quand ils sont adoptés, des liens d'attachement plus familiaux peuvent se développer. Ils peuvent aussi développer des défenses plus pathologiques pour pallier à un vécu qui apparaît comme intolérable, du côté du repli ou d'une sorte de contact superficiel avec toutes les personnes qui s'approchent d'eux.

Ces questions d'attachement sont importantes.

On peut se dire que du point de vue des traces, quand un enfant en collectivité peut parler lorsqu'il est plus grand, ça veut dire qu'il a eu suffisamment de traces d'identification, il a des « objets » à l'intérieur de lui qui sont suffisamment solides pour que lui soit capable de parler comme ses parents lui parlaient.

Si l'enfant joue, il a eu une relation avec un adulte, ça veut dire qu'il a eu l'expérience de relations avec des adultes, ça veut dire qu'en lui, il y a des choses d'attachement, ça veut dire que, malgré tout ce que l'on peut dire sur sa mère parfois, il y a quelque chose qui s'est passé, qui a fait que l'enfant a pu suffisamment intérioriser des choses pour être en relation avec quelqu'un d'autre.

L'attachement, c'est un peu comme une trace qui ne se voit pas, c'est un peu comme un arrière-fond dont on ne se rend pas compte.

Quand un enfant va bien, qu'il se développe, qu'il manifeste quand ça ne va pas ou quand il est content : ça veut dire qu'en lui il y a suffisamment d'assise, de sécurité, il y a suffisamment de traces dans sa tête.

On pourrait revenir aux neurobiologistes, aux traces dans le cerveau. Il y a suffisamment de frayages en lui au niveau de ses synapses, de ses réseaux de neurones qui font que ses parents, même pas là, s'il ferme les yeux, il peut les sentir, il est lui et en arrière-fond, c'est « maman », c'est « papa », le « grand frère », ... bref, tout son monde familial est là avec lui. Ce sont des traces qui comptent puisque ce sont des repères identificatoires. Au fond, avec un milieu d'accueil, on s'introduit dans cette première dynamique-là, familiale.

Le cas est un peu différent pour des enfants placés en pouponnière qui ne peuvent pas développer une situation d'attachement suffisamment stable avec un parent. Les professionnels se débrouillent pour au maximum leur garder une autonomie, pour que, quand ils pourront s'attacher, ils puissent vraiment le faire (Cf. l'expérience de Loczy). En dehors de cette situation très spécifique de soin, on peut dire que les enfants accueillis sont en plein dans des situations d'attachement quel que soit leur âge (même si ce n'est pas la même chose pour un nourrisson et pour un enfant de 18 mois par exemple, on y reviendra d'ailleurs plus loin pour la séparation).

L'attachement est donc au niveau des traces le processus le plus marquant que vous devez repérer dans ses multiples manifestations. La question de l'objet transitionnel que nous avons vu précédemment n'est au fond qu'un aspect particulier de ce processus plus général.

3) L'intersubjectivité, c'est ce qui se passe entre des sujets.

La psychologie s'est longtemps penchée sur l' « intrapsychique », c'est-à-dire sur ce qui se passe « dans la tête ». Comme pour l'attachement, on peut dire que l'enfant a intériorisé une figure d'attachement.

Mais par exemple, on le voit bien dans cette situation, l'enfant peut arriver à intérioriser une figure d'attachement parce qu'il a vécu une situation « inter-subjective » – « entre sujets » – entre lui bébé sujet et sa mère sujet.

Ce qui se passe au niveau des jeunes enfants est très souvent à dominance intersubjective.

Les enfants sont hypersensibles à la présence de l'autre et sont donc dans l'intersubjectivité. Vous connaissez le film « Le bébé est une personne », on peut dire que bébé est un sujet qui n'est pas encore capable de dire « j'ai envie de ... », mais il est potentiellement un sujet à sa manière en babillant et même avant, il n'y a pas de raison de penser que l'enfant ne soit pas un sujet dans le sens qu'il a ses propres désirs.

Evidemment, on n'est pas dans sa tête et on essaye de faire un maximum pour lui, mais il a sa propre autonomie et il grandira et se séparera et c'est ça la vie.

Beaucoup d'études aujourd'hui (cf. « le journal d'un bébé » de Daniel Stern), introduisent aux différents mondes du bébé. Implicitement, Stern a cette conscience très aigüe que le bébé est un être de relation. Par contre ces relations ne vont pas s'exprimer de la même manière selon son âge et ses possibilités.

L'enfant qui parle est dans « le monde des mots », qui est le quatrième monde. Après c'est « le monde des histoires », l'enfant peut faire des phrases et il peut (se) raconter des histoires. L'enfant peut penser l'ensemble des phénomènes en lien avec des histoires (papa, maman et moi ou grande sœur et petit frère, mamie, ...); il fait des scénarii. Je vais reprendre l'évolution de ces rapports au monde de l'enfant.

1) Au tout début (six semaines), Stern parle du « monde des sensations », c'est la tonalité intrinsèque de chaque expérience qui ancre ses impressions. Là, il ne se préoccupe pas de la manière ou de la raison pour laquelle quelque chose s'est passé, mais de l'expérience brute par elle-même. Quelque chose se passe, c'est la sensation, bien-être ou pas, plaisir ou déplaisir, avec toute une gradation, mais, faire raisonner un petit de trois mois, ce n'est pas possible ou tout au moins cela semble très directement dépendant du climat. L'enfant ne comprend que l'état d'esprit dans lequel on est. La première sensation qu'il a, c'est le climat émotionnel, il sent que sa mère ou son entourage est détendu.

L'enfant peut avoir mal au ventre et partout il y aura du mal au ventre. Il n'a pas une claire conscience de la différence entre lui et l'extérieur. Après l'intervention de sa mère, il peut avoir une sensation d'apaisement, tout deviendra apaisé. Il peut aussi facilement passer d'une sensation à son opposé, c'est surtout le moment présent qui semble primer.



2) Le monde suivant est celui de l'accordage, c'est ce que j'ai appelé l'époque « du bé-bé ». L'enfant est en lien, il y a une régulation émotionnelle manifeste dans la dyade mère-enfant. On parle à l'enfant il répond, puis sans qu'on s'en aperçoive, on lui répond, il fait une mimique on lui en fait une aussi, ... on est dans des interactions qui sont plus prévisibles à cet âge-là.

Stern parle de la chorégraphie qui lie le bébé à sa mère. (Aujourd'hui Stern s'occupe de vraies chorégraphies à New York, comme quoi la petite enfance ça mène à tout ! Mais il se trouve que la danse est un monde très ajusté, un peu comme le monde des relations précoces).

Au niveau de l'ajustement, on a fait des expériences très dures comme celle du « still face » : la mère reste impassible face au bébé qui essaye de capter son attention. Finalement le bébé se décourage et se déprime complètement. Mais c'est une expérience terrible même si l'expérience ne dure pas longtemps.

Ça montre qu'implicitement, l'enfant est dans le lien, il ne peut pas se dire « tiens maman est impassible, à quoi elle joue ? ... », il vit en direct l'attitude de la mère (c'est pour cela que je trouve cruelle cette expérience). Il y a un écart entre la mère d'avant et la mère qu'il trouve devant lui, l'enfant se démène pour retrouver sa mère comme elle était avant, ça veut bien dire qu'il était ajusté dans ses relations avec elle et qu'il est en train de tout perdre dans ce désajustement.

Déjà pour l'enfant plus petit, Trevarthen a fait une expérience avec un système de télévision. L'enfant (3mois) pouvait entrer en relation avec sa mère comme si elle était là, la mère lui parlant comme si elle était face à son bébé. Dans l'expérience, ils ont décalé d' ¼ de seconde le son par rapport à l'image. Le bébé s'en aperçoit très rapidement et l'interaction cesse. Et pourtant ¼ de seconde, c'est court !

Trevarthen a travaillé avec un musicien aussi et ils se sont rendu compte que les « aeu ... » des enfants sont sur les mêmes octaves que celles des phrases qui lui ont été adressées juste avant. Il y a des partitions musicales dans les échanges. Ça se passe spontanément. L'enfant s'ajuste.

Très tôt, bien avant 7 – 8 mois, l'enfant est dans l'intersubjectivité, le lien avec l'autre.

Dolto, elle aussi, a toujours dit que le bébé était un sujet ; dès la naissance, il faut lui parler et le considérer comme un être en devenir.

Ces aspects-là confortent l'idée que le bébé est dès sa naissance un sujet en lien avec l'autre.

3) Maintenant on en arrive au « monde social immédiat » selon l'expression de Stern : l'intersubjectivité est toujours présente mais elle se complexifie.

A douze mois, il y a une intersubjectivité « secondaire » : l'enfant sait que sa mère sait qu'il sait qu'elle sait.... Par exemple, il en vient à savoir à la fois que sa mère sait qu'il a envie d'un gâteau et qu'elle sait qu'il sait qu'elle le sait.

C'est un peu plus complexe du point de vue la relation intersubjective parce que ça suppose une « théorie de l'esprit » de l'autre. L'enfant se fait une théorie que l'autre a un esprit et que dans son esprit il peut penser que maman peut avoir un désir de me donner ou pas le gâteau. Il se fait une théorie de l'esprit de maman ou de l'autre personne.

C'est intéressant parce que ça montre qu'au niveau cognitif, ce n'est pas simplement la réaction de l'autre, mais une théorie sur ce qu'il a dans la tête.

L'enfant ne peut pas encore mentir, ça implique qu'il soit beaucoup plus grand : dans ce cas il faut penser que si on dit quelque chose, l'autre ne doit pas savoir or l'enfant plus jeune pense que l'autre sait qu'il sait et donc il ne va pas pouvoir mentir ... il va devoir attendre, pour mentir en toute connaissance de cause, il va falloir attendre, trois quatre ans au moins.

C'est-à-dire pouvoir se dire « je vais dire ça et puis voir comment ça trotte chez l'autre là-bas », « je vais mentir, mais je dois être suffisamment en sécurité, ne pas avoir l'impression que l'autre va lire dans ma tête ».

Tant que l'enfant est petit, il pense qu'on lit dans sa tête. Mentir suppose qu'on ait une identité qui soit déjà pas mal acquise. Les bébés, c'est un monde très « nature », parce qu'ils ne mentent pas. Quand ça ne va pas, ça ne va pas, quand ça va, ça va. Les affects, les émotions sont directs.

On peut le jouer plus ou moins après.

Après ce monde appelé par Stern celui « des paysages psychiques », l'enfant acquiert un paysage de l'autre, le langage devient ensuite un moyen d'entrer en relation avec le monde (c'est le « monde des mots », le 4<sup>e</sup> monde). Le monde du langage permet après de construire des identités, des scénarii qui sont factices, qui permettent de jouer et mettre en scène des histoires, de se représenter les actions entre les personnes... (5<sup>e</sup> monde).

#### 4) La manière dont l'enfant vit sa souffrance.

Si je récapitule cette évolution, je retiendrai trois étapes décisives qui vont être tout à fait significatives pour approcher aussi les signes précoces de souffrances chez le bébé.

- au début, tout passe par la sensation et la perception : voir, entendre, sentir tout simplement. Pour un nourrisson entendre la voix de maman n'est pas neutre. La perception est investie du point de vue de la présence de l'autre. On peut dire qu'au début le bébé investit la sensation et la perception.

- Après, il va pouvoir se débrouiller avec les émotions, c'est une manière encore plus sophistiquée de rencontre. Les émotions, joie, colère, tristesse, honte ... , se retrouvent dans toute culture mais chaque culture a sa modalité de penser les émotions ; elles ne sont peut-être pas exactement pareilles dans leurs manifestations et leurs expressions, mais la grammaire des émotions se retrouve partout.

Les émotions c'est déjà un mode de communication sophistiqué et culturellement appris.

A un moment donné l'enfant va rire comme nous nous rions (d'ailleurs on garde des choses ainsi de nos parents, de nos proches).

Les gestes de colère que l'enfant a pu vivre avec son entourage vont ressortir de la même manière lorsque lui sera en colère. Ça veut dire que ce qu'il aura senti comme tonalité émotionnelle, dans l'intersubjectivité, dans la relation avec l'autre, il va s'en servir pour exprimer certains aspects qu'il peut avoir au fond de lui. Donc il va utiliser des éléments qui sont naturels, mais qui sont aussi

culturels déjà, les émotions. C'est un point très important parce que c'est un indicateur de la communication avec l'autre.

- Le monde du langage est le dernier aspect, mais il est connu.

Très rapidement quand un enfant a acquis la possibilité d'exprimer une émotion, il va se servir des émotions pour exprimer une douleur, une souffrance. Si ça ne va pas, il va pleurer, par exemple. On sait que les enfants peuvent pleurer à un certain âge : un bébé de un mois, si ça ne va pas, il ne va pas forcément pleurer, ses cris, ses mouvements de bras, de jambes semblent expulser ce qui est en lui, le déplaisir, la décharge est totale, sans beaucoup de nuances, toute la sensation est déplaisir. À cet âge le nourrisson peut aussi essayer de s'isoler dans une sensation ou la rendre « infinie : il peut se raidir, s'immobiliser autour de sa respiration, serrer ses poings et ses orteils, fixer son regard sur un point fixe, rester dans un son etc. Il peut chercher à éviter la perception de l'autre, son regard, sa voix. Les sensations servent de véhicule à l'expression des souffrances très précoces. Spontanément, il n'a pas acquis l'émotion comme plus tard quand il pleurera quand ça n'ira pas.

Un enfant de 8, 9 mois, si ça ne va pas, il pleure, il est en colère. Ses pleurs sont d'ailleurs différenciés, ce ne sont pas les mêmes s'il exprime de l'impatience, de l'irritation, une vive douleur ou un chagrin. Par certains côtés c'est plus clair pour nous car cela fait partie de notre code culturel de communication. S'il est encore plus grand, les mots, les phrases peuvent servir de prolongements ou de substitution à l'expression d'émotion.

Le registre de la sensation, celui des émotions et celui des mots sont trois modes psychiques différents, de plus en plus complexes, pour « dire » la souffrance. On peut penser que plus la souffrance est intense et plus elle emprunte une voie plus primitive : ce qui n'arrive pas à se dire peut parfois arriver à être émotionnellement ressenti, ce qui n'arrive pas à être ressenti passerait par une expression plus archaïque, perceptive. Cette triple modalité que nous conservons toute notre vie est particulièrement visible avec les bébés, pensons pour ce qui nous concerne à cette importance du comportement non verbal pour être et rester en contact avec la vie psychique du tout-petit.

## **II. Le temps de la séparation et l'exemple des retrouvailles**

On en arrive à la deuxième partie sur la séparation.

En situation de séparation, à 8, 9 mois, l'enfant, l'attachement, tout ça, vous comprenez, il n'est pas très content, très d'accord. Ça ne veut pas dire qu'il en a contre les milieux d'accueil bien au contraire, il trouve ça très intéressant. Mais quand même, Maman va partir, il le sait que quand prend son sac, alors il va s'accrocher, il va pleurer, etc.

Nous sommes en situation de communication, même si c'est douloureux. L'enfant peut s'exprimer par l'émotion. Ce n'est pas facile ; on lui a expliqué « je pars, je vais travailler », « maman est partie travailler, elle va revenir » ... enfin, elle part, on le console. L'émotion, un enfant qui pleure, c'est un enfant qui par certains côtés vous dit quelque chose. On décode quand tout à coup quelqu'un pleure

dans une salle ou dans un coin, tout de suite, on va le sentir : l'émotion, c'est un mode de communication.

L'enfant plus grand va dire « Maman, elle est où ? ». La séparation, il a les moyens à 1 ans ½, 2 ans de se la représenter.

Quand je vais dans une section de grands à la crèche, les enfants pensent à leur père et disent « Papa, il est où ? ». « Papa » dit l'un, l'autre renchérit « Maman », de fil en aiguille, ils parlent « Papa, Maman », comme si ma propre présence réveillait en eux l'idée que « oui, tiens Papa, Maman ne sont pas là », ils y pensent et ils ont des mots pour en parler.

Mais il n'y a pas de raison que si cela se produit chez les enfants qui peuvent en parler ceux qui ne veulent pas en parler ne ressentent pas la même chose. Plus tôt, c'est pareil, et ils pourront se ressourcer du point de vue de la présence de Maman ou de Papa, par rapport aux émotions.

Donc n'hésitez pas. À un enfant qui n'est pas bien, qui est toujours figé etc., vous lui parler « Papa, Maman », ce qui va peut-être provoquer des pleurs. Il pleure, il « pleure Maman », mais du coup, il est en lien, *en trace* avec cette figure d'attachement dont j'ai parlé tout à l'heure. Du coup, il peut renouer le contact. Du coup, on a de la peine pour lui, il le sent et puis on l'accompagne. Ça aide finalement à avoir une relation.

Les émotions sont un repère.

Mais pour l'enfant qui est beaucoup plus jeune, deux mois, trois mois, maman part, pour l'enfant elle est toujours là. Ça arrive à la maison, elle change de pièces, mais elle continue pour l'enfant à être là. Il ne peut pas s'imaginer, maman est partie, il ne peut pas se représenter encore son absence.

Par contre, à un moment donné, il y a « quelque chose » avec le biberon, avec les odeurs, avec la manière d'être tenu et tout ça ... qui « ne fait pas Maman ». C'est au fil du temps qu'il va avoir la sensation qu'il ne retrouve plus la même odeur, la même tonalité. C'est au niveau des sensations que ça se passe. S'il est confronté à trop de différences, trop d'adultes, le nourrisson ne s'y retrouve plus. Il ne sait plus où il est parce qu'il n'a pas encore les modalités d'exprimer, « Maman est partie, je pleure ou je suis triste ». Qu'est-ce qu'il fait ? Il va regarder, se raidir, s'immobiliser ou « fermer les volets » et dormir.

Les bébés très petits n'ont pas les moyens de s'exprimer clairement au niveau des émotions, c'est au niveau corporel qu'on ressent ce qu'ils peuvent ressentir. Ils ont besoin parfois de se contracter. Ça veut dire que pour eux, ce qui fait trace du point de vue de la maison, c'est un peu compliqué, c'est dans le corps mais d'une manière très diffuse. C'est cela que j'appelle des « anxiétés primitives ».

« L'angoisse » prend une forme comme une émotion, un pleur. Là c'est plus de « l'anxiété », c'est plus diffus, c'est moins localisable, mais on le sent spontanément, parce qu'on prend le bébé, on lui parle, on entre en relation avec lui.

Il ne faut pas laisser les bébés « qui ne sont plus là » ou qui fixent un point sans qu'il n'y ait rien, il faut y aller, ne pas laisser l'enfant partir comme ça. Ça veut dire que l'enfant, il « part » et se met dans

une sensation, une lumière parfois forte parce qu'il est dans la sensation et ça lui permet de se protéger de ce qui se passe. L'enfant est là sans être là en se coupant de la perception de la réalité (ce n'est pas du tout transitionnel).

Spontanément les tout-petits le font et c'est important de les ramener à la réalité.

L'accueil des nourrissons est très compliqué parce qu'on est obligé d'être proche de ce vécu non verbal. Les enfants plus grands vont pleurer, les enfants plus jeunes si on n'a pas une continuité de présence, on peut passer à côté de certaines choses. Si on ne se relaye pas pour qu'on puisse arriver à noter et à se dire ce qui se passe pour eux, et ce n'est pas facile de dire des choses non verbales, on passe à côté d'éléments importants pour leur vécu.

La séparation à trois mois ne se vit pas pareille qu'à huit mois, elle ne se vit pas pareille qu'à un an et demi. A la limite, à cet âge-là, l'enfant peut déjà dire des choses lui-même et il a plus la capacité de se représenter, il va peut-être plus gesticuler etc., mais encore une fois, il a des capacités à exprimer les choses. Même à huit, neuf mois, c'est plus limité, mais au niveau des émotions, il peut signifier quand ça va et quand ça ne va pas. Encore plus jeune, c'est encore plus compliqué. On est en présence ici de trois sortes de traces, vous comprenez que nous devons être particulièrement attentifs à celles qui sont le moins visibles.

Pour la complexité de ces questions de traces, il y a un film que je vous invite à voir en entier si vous en avez l'occasion. Il a été fait par l'équipe de Sucy-en-Brie en France qui est une pouponnière où a longtemps travaillé Geneviève Appell (nous sommes en train de préparer un ouvrage qui rassemblera ses principaux travaux). Chantal Fleury a travaillé à l'école attenante de formation des puéricultrices (le CPPA). Elle a filmé de petits moments de retrouvailles avec leur maman.

Pensons avant aux situations d'enfants de deux ans: « Maman arrive, je vais carrément à l'opposé me cacher, hein, quand même, le matin, ce n'est pas moi qui ai décidé de venir, elle peut bien attendre » ou l'enfant fait le tour du toboggan pour montrer à la mère ce qu'il a fait pendant la journée. On dirait parfois que c'est un résumé, un condensé, de tout ce qu'il a fait dans la journée. C'est normal, l'enfant dit au parent « regarde, rentre, je suis moi, regarde toutes les traces que j'ai laissées, suis mes traces ».

Parfois, les parents veulent se dépêcher, mais l'enfant est encore avec vous dans le milieu d'accueil. Ces moments ne sont pas faciles à traiter, parce se pose la question de qui a l'autorité ? Si on avait le temps, on pourrait en discuter longtemps.

On pourrait se dire, si la mère est là, c'est à elle de gérer l'histoire. Mais la mère revient après huit heures de boulot, elle a envie de retrouver son enfant et elle ne va pas le bousculer. Parfois elle va le faire, mais ce n'est pas marrant. Il faut s'ajuster là. Le temps des retrouvailles est un temps intéressant parce que ce n'est pas facile, parce que c'est un monde à trois (parent, bébé et professionnel) et vous avez la trace de ces trois personnes et la trace de ce qui s'est passé pendant la journée. L'enfant avec la professionnelle, avec ce qu'il a en lui, avec le monde de la maison : comment ça va circuler ou pas ? Il faut du temps et des liens entre les adultes !

Ce petit film de 8 minutes montre un bébé de cinq mois qui retrouve sa maman.

*« C'est le soir, Sara vient de passer sa première journée en crèche, après neuf jours de préparation. Son auxiliaire privilégiée est tout près d'elle, attentive à son jeu.*

*La maman arrive s'installe sur le tapis en face de sa fille.*

*Sara sourit en voyant sa mère arriver.*

*La maman lui dit « bonjour bébé »*

*On pourrait penser qu'après ce temps de séparation, l'enfant cherche à tendre les bras vers sa mère. Or, Sara a besoin de temps pour se rapprocher.*

*Sara joue avec un mobile en bois et ne regarde pas sa maman.*

*Elle émet un petit « hee » de temps en temps.*

*La maman et la puéricultrice finissent par échanger à propos du jeu de Sara.*

*C'est par touches légères que les mains se rencontrent.*

*Que représente ce mobile pour Sara ?*

*La maman patiente, accepte cet intérêt tourné vers le jouet.*

*Pendant que les adultes parlent d'elle, Sara paraît songeuse.*

*Maintenant, quand sa mère s'adresse à elle, Sara manifeste de la joie, lui tend enfin les bras et lui sourit ».*

Dans ce film, vous voyez que Sara reconnaît tout de suite sa mère.

Mais après, quand elle s'approche trop, elle ne la regarde plus. Et pourtant il y a une partie d'elle qui est déjà avec sa maman, elle a probablement reconnu son odeur, son contact, mais il y a une autre « partie » d'elle qui est encore à la crèche.

Sara tient le mobile, elle le regarde, la mère sent ça et du coup elle retourne sur elle sa fille pour la mettre en face du mobile et pas en face d'elle. Du coup, Sara continue à faire des liens avec les traces de ses expériences à la crèche où elle est restée plusieurs heures. Ça ne se passe pas comme si on effaçait tout et puis elle se reconnecte à Maman et puis c'est terminé ! On peut noter le temps de va et vient avec le mobile et des regards à la dérobée vers la Maman.

Enfin, au fil du temps, et pendant le change, quand Sara entend les voix de Maman et de la puéricultrice qui se parlent (elle a pris combien de biberons etc.), elle voit l'une, elle voit l'autre, elle se détend, sourit et regarde directement sa mère.

Parfois il existe des situations où l'enfant ne sourit pas à la crèche à sa mère, il attend d'être à la maison.

Une mère m'avait dit que pendant la première semaine son enfant ne la regardait plus, même si l'enfant était un peu plus âgé ; tandis que le père était gratifié de grands sourires ainsi que la grande sœur.

Quand les parents venaient lorsque je travaillais à la crèche, les enfants parfois me faisaient de grands sourires alors que je ne les avais pas vu de la journée. Mais quelqu'un qui était de la crèche recevait un

sourire, Maman non. Ou quand la mère ne le regarde pas, l'enfant regarde sa mère. Il faut donc du temps, notamment pour que le contact œil à œil s'établisse.

L'enfant est dans un monde de sensations, donc c'est un peu comme un travail de recherches de traces : il enregistre d'abord les sensations liées à l'odorat, ensuite les sensations tactiles, puis sensations psychiques et petit à petit, quand il a reconstruit les différentes sensations de Maman, il peut se la recomposer et la retrouver avec toutes les sensations qui lui sont liées.

Mais en début il prend certaines sensations de sa Maman, mais pas toutes, il évite même le regard trop engageant.

Pourquoi ?

Parce qu'il y a aussi les sensations que l'enfant a vécues pendant que sa mère n'était pas là.

Dans le film, on voit Sara avec le mobile, mais la puéricultrice aurait pu être à cette place. L'enfant pourrait très bien regarder sa mère puis sourire à la puéricultrice.

L'enfant, par certains côtés, fait des va et vient entre une expérience et une autre.

Vous avez pu remarquer dans le film, qu'à un moment Sara s'est un peu détournée parce que sa mère allait un peu vite.

Dolto disait par rapport aux mères qui venaient rechercher leur bébé et les « bisouillaient » tout de suite : « voilà les panthères qui arrivent » ... il faut le temps d'arriver.

C'est valable du côté parent, mais aussi du côté professionnel.

L'enfant a besoin de cet attachement, de ces liens qui se sont noués au fil du temps pendant la journée et puis il a besoin de cet aller-retour entre le monde de la crèche et celui de la maison.

Il ne peut pas parler le tout petit, tandis que l'enfant plus grand pourra expliquer « j'ai fait ci, j'ai fait ça ».

L'enfant petit a besoin d'éprouver les connexions sensorielles de ces mondes différents.

C'est pour ça qu'il est important que les parents puissent rester un temps. Le matin c'est compliqué, on est pressé, les séparations sont très anxiogènes et ne sont pas simples. Au moment des retrouvailles généralement, on peut se récupérer parce que le parent peut prendre un peu plus de temps et du coup, il peut aller dans la salle de jeux ou prendre connaissance des autres enfants ... il y a des moments d'échanges qui peuvent se faire à ce moment-là.

Du point de vue professionnel, ce moment des retrouvailles est plus facilement « travaillable » que celui des séparations du matin qui sont souvent difficiles.

Il faut savoir que quand l'enfant ne peut pas réaliser la séparation, c'est toute la journée qu'il peut avoir de la peine à réaliser tout ce qui se passe : le moment du repas, le moment du biberon, le moment de dormir, celui où il sera plus sensible aux jeux avec les autres etc.

On peut dire que les séparations, c'est toujours quelque chose qui est important chez les petits parce que c'est aussi le fait de grandir. Les lieux d'accueil, comme ils s'instituent sur une séparation par rapport aux parents, sont comme une espèce de loupe grossissante qui accentue ces aspects-là.

### III. Le temps d'une réunion de parents

Quand je travaillais à plein temps dans les milieux d'accueil j'ai fait beaucoup de réunions de parents parce que je trouvais que c'était intéressant.

A propos qui dans l'assemblée a déjà fait des réunions avec les parents ?

Peu de monde, ce n'est pas simple et il faut vous faire aider par des psychologues ou des gens comme ça.

Dans les réunions de parents, il y a des choses qui peuvent circuler et on peut les interpréter différemment et puis pour les parents entre eux, c'est intéressant de se rendre compte comment d'autres vivent les choses ; on a chacun ses histoires et ses modalités de vivre les situations.

Un petit extrait : c'est la première réunion que l'on fait dans une section avec les parents.

*« Une puéricultrice expose comment et quand sont couchés les enfants (dans la préparation de la réunion, c'était son job à elle de parler de ça). Elle signale notamment que les lits sont parfois sortis du dortoir. Il ne s'agit pas de punition, mais de protection du sommeil des autres. Elle évoque tous les petits trucs, les tétines, les peluches qui sont bien sûr données aux enfants.*

*Une mère prend la parole en expliquant que depuis peu son fils réclamait son nounours, une autre mère enchaîne sur cette idée et puis une autre. Une puéricultrice évoque la couverture du Michaël, en riant et en se tournant vers la Maman de Michaël qui dit qu'effectivement, il faut qu'il l'ait parce qu'un soir son mari a dû revenir (à la crèche chercher la dite couverture).*

*Un père pose tout à coup une question : « mais est-ce que ces rites finalement, ils s'y habituent tout seuls ou on les y habitue ? ». Cette idée est reprise par d'autres.*

*Le psychologue (en l'occurrence moi) souligne que ceci se pose pour les bébés. Le père signale qu'à la crèche, on a donné un mouchoir à son bébé alors qu'il n'en a pas à la maison.*

*Mais, ne vaut-il pas mieux qu'il souffre ? La directrice semble aller dans ce sens. Quant à moi, j'évoque la question de la continuité entre la crèche et la maison. Puis des mères parlent du début à la crèche. Et une dit pour son fils qu'il dormait très peu le soir, progressivement, le temps de la sieste a ensuite augmenté ; pour une autre, au bout de quinze jours, il était beaucoup plus éveillé qu'avant, etc. pour une troisième, il a pleuré la première semaine la nuit.*

*D'autres puéricultrices présentent ensuite d'autres thèmes.*

*En résumé, un autre mouvement émotionnel se dessine dans le sens où des parents se disent « la crèche c'est super, ils ont eu de la chance d'avoir eu une place et ils sont très contents ».*

*La première mère qui avait pris la parole explique que quand son fils fut mordu (ça existe !) on en a parlé. Ceci a permis l'exposé d'une troisième puéricultrice sur le thème de l'agressivité et elle dit : « parfois on est énervé ici ». Une mère dit qu'à la maison ça arrive aussi. Une autre mère : « ça arrive aussi à la maison, vous savez on est énervé » et le fait de le dire, ça détend, même si on a un peu peur de dire ça.*



*Beaucoup de paroles sont échangées à ce propos et puis une mère associe sur sa fille : « une fois elle m'a mordu, je lui ai rendu ! Elle n'a plus refait ». Puis après elle raconte comment elle a vu sa fille donner des fessées à une poupée, elle l'a enlevée horrifiée ... et alors là, l'ensemble du groupe s'est mis à rigoler....*

*Ce sont de petites choses qui permettent d'associer et après la maman donne elle-même la réponse avec l'histoire de la poupée. »*

Ce tout petit exemple, pour montrer que ce qui est important, c'est qu'il y ait des choses qui circulent du point de vue de la pensée, du point de vue des échanges, des associations. On cherche tous, professionnels, parents, comment se débrouiller avec ce vécu de la séparation.

L'enfant vit dans l'intersubjectivité, il vit en lien étroit avec sa mère, son père, ses frères et sœurs ; liens étroits aussi avec les personnes de la crèche, les autres enfants, etc. Tout ce maillage, tout ce passage de l'un à l'autre demande du temps pour qu'on fasse le tri de ce qui est « la maison », de ce qui est « la crèche ». Les enfants font les différences mais ils peuvent aussi être parfois trop saisis par des différences qui sont compliquées pour eux vu la situation dans laquelle ils sont. La séparation qu'introduit la crèche les précipite vers un grandir vite. Quand un enfant vit en collectivité, il grandit parfois d'un coup par certains côtés. (cf. commencer à manger la nourriture en morceaux, développer une certaine prestance). Cela se passe aussi quand l'enfant est accueilli chez sa grand-mère. C'est une modalité que l'enfant peut se saisir pour faire des apprentissages et aller de l'avant. Mais ce grandir vite demande aussi du temps après pour être assimilé. C'est évidemment quelque chose qui se tisse et retisse.

Pour terminer quelques mots sur l'évolution historique de l'institution.

Quand j'avais étudié l'évolution des crèches, je me suis arrêté sur les détails de l'évolution d'une équipe. Cette crèche n'est pas du tout significative pour la fréquence des réunions de parents, mais les quelques réunions qui ont eu lieu peuvent avoir un sens dans l'évolution de cette équipe.

La première réunion de parents a été assez formelle (comment on fait ceci ou cela ?) ; pour la deuxième réunion, la parole a plus circulé. Une mère a notamment parlé de comment elle avait perçu le changement d'attitude de son bébé à la maison quand il est venu à la crèche. Cela a beaucoup étonné certaines puéricultrices. Des échanges authentiques ont eu lieu. L'image que l'on pouvait se faire de certains parents a changé (et réciproquement on peut penser). Pour les deuxième et troisième réunions, l'équipe a beaucoup plus réfléchi à comment s'organiser « dans l'interne » c'est-à-dire comment on propose les repas, on force ou pas les enfants à manger (il fallait qu'ils mangent donc on les forçait ! On était en souci pour eux et n'oublions pas que certaines crèches ont un passé très très ancien !).

an née	Éléments significatifs sur le cadre de travail de l'équipe			interprétations
	Une sélection de situations d'enfants et de changements dans le cadre de travail de l'équipe	réunion d'équipe	réunions de parents	
(0)	- prise de contact et début du travail sur 3 trimestres - arrivée d'une nouvelle directrice	3 (dans la salle de jeu)		prise de contact  <b>1<sup>ère</sup> PÉRIODE</b>
1	- arrivée de nouveau personnel - discussion sur un « chouchou »			<i>travail essentiellement informel</i>
2	- Premières Journées de formations générales - discussion sur un bébé qui n'arrête pas de pleurer. - une personne de l'équipe part	1 ère hors de la salle de jeu	1 <sup>ère</sup>	1) de nombreux questionnements  2) <b>transformation</b>
3	- un cahier de transmission institué entre puéricultrices prévision pour aménager salle de jeu (module) et mise à disposition des jouets - sorties à l'extérieur de la crèche -			du cadre matériel et de l'accueil. L'équipe a des projets, elle tend à
4	- Journées de formation générales - installation du module, - beaucoup de discussions sur les enfants et les parents	1 idem	2 <sup>e</sup> 3 <sup>e</sup>	se poser comme "modèle" pour les parents  <b>2<sup>e</sup> PÉRIODE</b>
5	- "libre circulation des enfants" instituée - risque de départ d'une personne, conflit avec l'administration et avec le psychologue	1	4 <sup>e</sup>	<i>formalisation du travail</i> 1) conflit externe et statut quo des pratiques
6	- Journée de formation propre à la crèche : thème de l'équipe ("Les 10 commandements") - réunion autour d'un enfant qui mordait	3		2) nouvel idéal en construction 3) changements dans le cadre de travail
7	- mobilier plus adapté pour les bébés, fiches de rythmes, discussions sur le suivi des bébés	2		
8	- Journée de formation dans la crèche (tournage de vidéo pour apprendre à observer des situations) - Réunion pour une nouvelle organisation	4 après la fermeture de la crèche	(une sans le psychologue)	4) crise  5) stabilisation

Les changements institutionnels et la place des réunions de parents dans une crèche

Sur le tableau ci-joint (que vous retrouverez de manière plus détaillé dans l'ouvrage « L'inconscient à la crèche ») on peut repérer le contexte de ces réunions. On voit les années, de 0 à 8 et de l'autre côté, les évènements significatifs pour cette crèche : journée de formation, mobilier plus adapté pour les bébés, journée de travail sur les « 10 commandements de l'équipe », mise en place de la libre circulation des enfants entre les différents espaces de la crèche (avec responsabilité collective des enfants qui bougeaient) etc. On voit des périodes avec de nombreux changements institutionnels – après les deux, trois ans de travail – comme la mise en place du module etc. Les réunions de parents ont aussi été notées. On peut voir que les toutes premières correspondent à un tournant dans l'état d'esprit de l'équipe, elles amorcent une période de changements importants dans la structure. Les autres par contre se situent dans une certaine continuité. Les entretiens avec les parents sont devenus de plus en plus fréquents. La seconde période de changements sera plus dépendante de ce qui s'est passé dans les réunions d'équipes.

Au fil du temps, c'est un peu comme si, en même temps que les parents sont entrés dans la crèche et ont participé à sa vie et que leur place était reconnue de part et d'autres, il y a eu des changements

internes, des changements sur la manière d'être avec les enfants : laisser des jeux à disposition, respecter leurs rythmes, gérer différemment l'agressivité ...

Je voulais juste pointer ce rapprochement, sur ce fait qu'il y a une correspondance entre l'évolution globale sur dix ans de la pensée d'une équipe (et donc de l'aménagement de son cadre de travail) avec comment l'équipe pense la séparation et perçoit les parents.

Au début : les parents sont dehors, ils n'ont rien à faire dans la crèche. Après, ils faut faire quelque chose : il faut qu'on les éduque. Et enfin, les parents sont vus comme partenaires, chacun a sa place. On pourrait résumer ainsi l'évolution de leur place institutionnelle, évolution que l'on retrouve sur une plus longue période de cinquante ans.

Je ne peux pas trop m'étendre sur ces points, vous voyez que la question des traces peut nous emmener très loin : très loin dans l'intimité très secrète du bébé, et de tout être humain, très loin aussi du côté de l'histoire de nos équipes et de nos institutions qui par certains côtés « encadre » notre pensée ou nos possibilités d'action.

Merci pour votre attention.

Pour aller plus loin:

MELLIER D., ROCHETTE J. ed. 1998 *Le bébé, l'intime et l'étrange*, Toulouse, Érès : un travail issu des situations de séparations et de retrouvailles chez le jeune enfant, le bébé. (livre épuisé)

MELLIER D., 2000. *L'inconscient à la crèche. Dynamique des équipes et accueil des bébés*, Érès 3<sup>e</sup> édition révisée 2004 : l'analyse de nombreuses situations entre puéricultrice, bébé et la place des parents. Très documenté et illustré (un glossaire pour se familiariser avec la psychanalyse des groupes et des bébés).

MELLIER D. ed. 2001. *Observer un bébé : un soin*, Toulouse, éditions Érès : sur la fonction de l'attention présente dans l'observation et sa place dans différents lieux : néonatalogie, pouponnière, crèche, handicap, lieu d'accueil, centre maternel)

MELLIER D. ed. 2002. *Vie émotionnelle et souffrance du bébé*, Paris : Dunod, 231 p. (2<sup>e</sup> édition en cours) : la mise en place d'une nouvelle compréhension intersubjective du soin psychique avec le bébé et au-delà avec les enfants et les adultes, l'expression émotionnelle apparaît comme centrale pour la « santé » du bébé (avec Athanassiou, C. Dolto, Golse, O. Avron, Monmayrant, Roussillon etc. et un texte central de Selma Fraiberg sur les défenses primitives, non verbales)

Tiré à part des textes de la 28<sup>ème</sup> session des séminaires-rencontres de la petite enfance du F.R.A.J.E. - « TRACES »  
Denis MELLIER « Places, traces ou confusion ? Dynamique émotionnelle entre parents, professionnel(le)s et bébés »  
12 janvier 2004